

éminente que celle qu'il avait acquise aux pieds de Gamaliel¹ : la contemplation et l'action y goûtent d'égaux délices : enfin il a des consolations pour tous les maux, des attraits pour toutes les complexions, des soutiens pour toutes les infirmités.

« Ah ! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, « et je me réjouirai en Dieu mon Sauveur : » *In Deo salutari meo*². « Mon âme, bénis le Seigneur ; et que tout ce qui est en moi célèbre son saint nom : mon âme, encore une fois, bénis le Seigneur, et ne laisse échapper à ton souvenir aucune de ses bontés. C'est lui qui a donné tous tes péchés : c'est lui qui soutient toutes tes faiblesses³. » Mais, pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls, et qui, t'élevant à une si haute et si parfaite liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel : c'est ce parfait repos qui nous est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu ; parce qu'alors il fixera nos désirs errants, par la pleine communication du bien véritable. Encore un mot, chrétiens, sur cette dernière grâce.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsqu'après la fin de cette vie il lui adressera ces paroles : « Courage, bon serviteur ; parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, les grandes vous seront données : entrez dans la joie de votre Seigneur⁴. » Entendez-vous, chrétiens, la force de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur ? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle ; mais qui, plus grande que votre cœur, dit saint Augustin⁵, l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même ? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre : c'est la félicité de son Dieu, parce qu'il est fait, comme dit saint Paul⁶, un même esprit par un amour immuable ; si bien que semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie : il ne sent plus que Dieu seul, et entre dans la plénitude de la joie de Dieu : *In gaudium Domini tui*.

¹ Act. xxii, 3.

² Luc. i, 46, 47.

³ Ps. cii.

⁴ Matth. xxv, 23.

⁵ Confess. lib. ix, cap. x, t. i, col. 166.

⁶ I. Cor. vi, 17.

Alors non-seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tous ses désirs sont contents ; avec la capacité de son âme, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessait d'errer d'objets en objets ? il n'en connaît plus l'appât. Nul mouvement de son cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher : la fin, ne pouvoir plus pécher : voilà, mes frères, où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer. « Hâtons-nous, dit saint Paul¹, d'entrer dans ce repos. » On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance : il faut goûter par avance ses saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné, dès cette vie même (présent admirable envoyé du ciel !) un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc à goûter et à voir combien le Seigneur est doux².

Mais quoi ! on ne m'entend plus ; tu m'échappes à ce coup, auditeur distrait. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible, ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux de spectacles s'en fait un, tant il est vain ! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire, à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissements d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels ; c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas : ce cantique des joies célestes que je commençais à chanter, c'est le cantique de Jérusalem. Et de qui sont environnés les prédicateurs ? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitants de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours. Et bientôt ils condamneront encore, si Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles, et flatter par quelque nouvel artifice, contenter ou surprendre leur goût ou raffiné, ou bizarre. Et je pourrais espérer que des âmes ainsi prévenues des joies de la terre, entendissent les joies du ciel !

Malheur à nous, malheur à nous, non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est accablée, ni à cause de la pauvreté et des

¹ Hebr. iv, 11.

² Ps. xxxiii, 8.

maladies, et de la vieillesse et de la mort ! malheur à nous à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs, et la fin malheureuse de tous nos desseins ! Malheur à une jeunesse enivrée qui se glorifie dans ses désordres, et qui a honte de donner des bornes à ses excès ! malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de mal ? » Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup, il ne précipite pas sa vengeance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentiments ! Il craindrait de paraître faible, s'il en revenait ; et, plus faible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis qui, aussi peu résolu que lui sur les vérités de la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'ou l'on peut pousser l'apparence de la sûreté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie ; et malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. « Il n'y a point de paix pour l'impie¹, » dit le Seigneur. « Malheur enfin à ceux qui vivent dans les délices, puisqu'ils sont morts tout vivants, » comme dit l'Apôtre² ! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur ; car « son royaume n'est pas de ce monde³, » et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre. Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : « Ils ont reçu leur consolation : » et encore, « vous avez reçu vos biens⁴. » C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, au peuple comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi ! n'y aura-t-il que des excès dans son Évangile ? n'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant ? ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions et pour y trouver des excuses ?

Mais sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience : voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs, et dans ce continuel empresement ? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces dangereux, ni de ces intrigues qui se mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne, pendant qu'appesantis par les soins du

¹ Eccl. v, 4.

² Is. xlviii, 22.

³ I. Tim. v, 6.

⁴ Joan. xviii, 36.

⁵ Luc. xvi, 25.

siècle, ou dissipés par ses divertissements¹, pendant qu'incapables de vous occuper, ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous ne songez qu'à remplir un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe, [qui vous] travaille, [qui vous] consume les jours et les nuits ; ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent, c'est après tout d'agréables inutilités dont l'Évangile nous apprend qu'il faudra un jour rendre compte ? Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui ? Car quel caractère particulier aura cette année fatale où vous serez comptés parmi les morts ? Également trompeuses, toutes les années se ressemblent ; et c'est à nous à y mettre de la différence.

Mais je languis jusques à mourir, dans ces exercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. Que vous dirai-je ? ce dégoût, c'est un reste de la maladie : le goût vous reviendra avec la santé : tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes : nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence, portez la peine de la mollesse, où vous languissez depuis si longtemps, et n'espérez pas, comme un nouveau Paul, être d'abord ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus, qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la croix, a voulu souffrir pour votre salut des abattements, des ennuis, des détresses extrêmes, laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion ; la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les joies de la terre sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller sur ce sujet le genre humain endormi ; répandons dans les saints discours le baume de la piété ; et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile.

Et vous, célèbre² compagnie, qui ne portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ ; à qui Dieu a donné vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater

¹ Luc. xxi, 34.

² Matth. xii, 36.

³ D. Déforis a cru important de remarquer que Bossuet avait d'abord mis *sainte et savante*, qu'il a effacé pour y substituer *célèbre*. (Édit. de Versailles.)

par tout l'univers, et jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Évangile; ne cessez d'y faire servir, selon votre sainte institution, tous les talents de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et afin de mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

QUATRIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ PENDANT UN JUBILÉ.

Grandeur de nos maux. Nécessité de la grâce du Sauveur, pour nous guérir et nous sauver : ses différentes opérations en nous. Fidélité de Dieu à notre égard : nos infidélités envers lui. Opposition des folles joies du siècle aux joies solides qui nous sont promises.

Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur; car c'est lui qui sauvera et délivrera son peuple de ses péchés. Matth. 1, 21.

Celui dont il est écrit que son nom est le Seigneur et le Tout-Puissant, semble avoir quitté ces noms magnifiques; lorsqu'après avoir pris la forme d'esclave, il a encore subi aujourd'hui une loi servile, et porté imprimée en son propre corps la marque de la servitude. En effet, quand le Fils de Dieu « se fait circoncire, il s'oblige et « s'assujettit, dit le saint Apôtre¹, à toute la loi de « Moïse; » et ainsi se chargeant volontairement du joug que Dieu impose aux serviteurs, non-seulement il se dépouille en quelque façon de sa toute-puissante souveraineté, mais il semble qu'il se dégrade jusqu'à renoncer à la liberté et à la franchise. C'est dans ce temps mystérieux, c'est dans cette conjoncture surprenante, que Dieu, qui sait rehausser magnifiquement les humiliations de son Fils, lui donne le nom de Jésus et la qualité de Sauveur du monde. Il lui rend par ce moyen tout ce qu'il semble avoir perdu. Pendant que le Fils de Dieu se range parmi les captifs, il en est fait le libérateur, et rentre sous un autre nom dans les droits de sa royauté et de son empire; parce qu'il devient, par un nouveau titre, le Seigneur de tous ceux qu'il sauve, et s'acquiert autant de sujets, qu'il rachète de pécheurs et qu'il affranchit d'esclaves.

¹ Gal. v, 3.

La grâce du jubilé se trouve enfermée si heureusement dans le saint nom de Jésus et dans le texte de mon Évangile, que je ne puis rien traiter de plus convenable à ce concours de solennités. Mais saint Paul ayant prononcé que « nul ne « peut même nommer le Seigneur Jésus sans la « grâce du Saint-Esprit¹, » moi, qui dois vous expliquer le mystère de ce nom aimable et en faire tout le sujet de mon discours, combien ai-je donc besoin de l'assistance divine? Je la demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. Ave.

Combien grande, combien illustre, combien nécessaire est la grâce que nous apporte le Sauveur Jésus en nous délivrant de nos péchés! On le peut aisément comprendre par la qualité du mal dont elle nous tire. Car le péché n'étant autre chose que la dépravation de l'homme en lui-même et dans sa partie principale, il est clair que les maux qui nous attaquent dans notre fortune ou même dans l'état de notre santé et dans notre vie, n'égalent pas celui-ci en malignité; et que c'est le plus grand de tous les maux, puisque c'est celui qui nous fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire, tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable. Mais, mes frères, ce n'est pas assez; et voici ce qu'il y a de plus déplorable. Le comble de tous les malheurs, c'est que cette volontaire dépravation ne corrompt pas seulement en nous ce qu'il y a de meilleur; mais encore nous rend ennemis de Dieu, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances. Tellement qu'il n'y a nul doute que le plus grand mal de l'homme ne soit le péché: et si jusques à présent il y a eu plusieurs Jésus et plusieurs Sauveurs, maintenant il n'est plus permis d'en connaître d'autres que celui que nous adorons, qui, nous sauvant du péché comme du plus grand de tous les malheurs, mérite d'être nommé le véritable Jésus, l'unique libérateur, et le Sauveur par excellence.

La grâce du jubilé qui nous a été accordée durant ces saints jours, jointe à la réception des saints sacrements et aux pieuses pratiques qui nous ont été ordonnées, fait en nous une entière application de ce beau nom de Sauveur que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui: et le concours de ces choses m'oblige à traiter à fond de quelle manière ce divin Sauveur nous délivre de tous nos péchés. Or, dans le dessein que je me propose de

¹ I. Cor. xii, 3.

vous expliquer le mystère du nom de Jésus¹, et le salut qui nous est donné en Notre-Seigneur, je ne trouve rien de plus convenable que de vous proposer, aussi nettement que mes forces le pourront permettre, une excellente doctrine de saint Augustin, dans le second livre du second ouvrage contre Julien, où ce grand homme remarque que cette délivrance de tous nos péchés a trois parties principales et essentielles. Car expliquant ces paroles de saint Jean-Baptiste: « Voici l'Agneau de « Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde²; » il enseigne que le Fils de Dieu ôte en effet les péchés, et parce que « il remet ceux qu'on a com- « mis, et parce qu'il nous aide pour n'en plus com- « mettre, et parce que, par plusieurs périls et « par plusieurs exercices, il nous mène enfin à « la vie heureuse où nous ne pouvons plus en « commettre aucun: *Tollit autem, et dimittendo que facta sunt, ... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint*³.

Et certes, quand nous abandonnons au péché notre liberté égarée, il a sa tache qui nous déshonore et sa peine qui nous poursuit; et quand il nous a été pardonné par la grâce du saint baptême et par les clefs de l'Église, il a encore ses appâts trompeurs et ses attraits qui nous tentent: *Unusquisque tentatur a concupiscentia sua*⁴? « Chacun est tenté par sa propre concupiscence. » Et dans la plus grande vigueur de la résistance, voire même dans l'honneur de la victoire, si nous vivons sans péché, nous ne vivons pas sans péril, ayant toujours en nous-mêmes cette déplorable facilité et cette liberté malheureuse de céder à notre ennemi. Ainsi le divin Jésus, pour être notre Jésus, et remplir toute l'étendue d'un nom si saint et si glorieux, doit nous délivrer par sa grâce, premièrement du mal du péché, secondement de l'attrait, troisièmement du péril. C'est ce qu'il commence en cette vie et qu'il achève dans la vie future; il le fait successivement et par ordre. Il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous pardonne: il en réprime en nous l'attrait dangereux, par la grâce qui nous aide et qui nous soutient: il en arrache jusqu'à la racine, et le guérit sans retour dans la bienheureuse immortalité, par la grâce qui nous couronne et récompense: *Dei gratia regerante non imputandum, Dei gratia nos juvante frenandum, Dei gratia remunerante*

¹ On lit en marge du manuscrit les paroles suivantes, qui font voir que l'auteur a voulu approprier ce sermon au jour de la naissance du Sauveur: « Au jour de la naissance du Sauveur, j'entends de vous faire voir quelle est la cause de « son arrivée, quel est le mal dont il nous sauve, et quel est « le salut qu'il nous apporte. » (Édit. de Déforis.)

² Joan. 1, 29.

³ Oper. imperf. cont. Jul. lib. II, n° 84. hom. x, col. 986.

⁴ Jac. 1, 14.

*sanandum*¹. Par conséquent, chrétiens, si vous voulez saintement jouir du salut qui vous est offert, et de l'indulgence générale qui vous est donnée par l'autorité de l'Église au nom de notre Sauveur, reconnaissez humblement et avec de continuelles actions de grâces, le pardon qui vous a été accordé; combattez avec foi et persévérance l'attrait tyrannique qui vous porte au mal; et aspirez de tout votre cœur au parfait repos et à la félicité consommée où vous n'aurez plus à craindre aucune faiblesse. Voilà les trois grâces qui sont enfermées dans le nom et dans la qualité de Sauveur, dont j'espère vous montrer l'usage dans les trois points qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique j'aie déjà tracé quelque image du mal que le péché fait en nous, l'ordre de mon discours exige de moi que j'en donne une idée plus forte, et que j'établisse les choses en remontant jusques à la source de tout le désordre. Pour raisonner solidement, je commencerai, chrétiens, à définir le péché. Le péché est un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine. Il a donc deux relations; il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il s'élève avec insolence contre les ordres sacrés de la volonté divine; il sort de l'une et résiste à l'autre: et par là il est aisé d'établir, selon la doctrine de saint Augustin², en quoi le mal du péché consiste. Il dit qu'il est renfermé en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste, parce qu'il répugne à ses saintes lois: contraire à l'homme, c'est une suite, à cause que l'attachement à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, le sépare des lois primitives, et de la première raison à laquelle il était uni par son origine céleste. Ainsi il le tire de son ordre et le dérègle en lui-même. D'où il paraît, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette différence qu'il est contraire à Dieu parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme parce qu'il est nuisible à son bonheur: c'est-à-dire, contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat, et outre cela contraire à l'homme comme au sujet qu'il corrompt. Ce qui fait dire au Psalmiste, que « celui qui aime l'iniquité, a de l'aversion pour son âme; » à cause qu'il y corrompt avec sa droiture les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie: *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam*³.

¹ Lib. II, cont. Jul. cap. IV, n° 9, t. x, col. 532.

² De Civit. Dei, lib. XII, cap. III, t. VII, col. 302.

³ Ps. x, 6.